

JOURNAL INTIMED'UN GRAND-PÈRE

C'était en 1904. Mon père contrôleur aux tramways de Bordeaux, avait été renvoyé à la suite des grèves, et était venu échouer je ne sais comment à la Papeterie - Villefranche du Périgord.

C'était sans doute, déjà une vieille mesure, car j'avais entendu ma mère dire qu'une fois qu'il faisait orage le vent soufflait si fort qu'ils étaient tous sortis pour éviter d'être écrasés par la toiture ... Quant à moi, il paraît qu'on m'avait placé sous la table : j'étais au berceau ! Je n'avais que quelques mois.

Il ne subsiste plus rien aujourd'hui de cette habitation, que quelques pans de murs, envahis par les ronces et la forêt toute proche. D'ailleurs je n'ai aucune souvenance d'avoir vécu dans cette maison.

Mon père travaillait "à la journée" chez le châtelain de la "Mouline" et cette cabane lui appartenait sans doute (Mr. Amouroux).

Jane avait 8 ans, Léon 10 ans, Ludovic 12, et Louise peut-être 15 ... Mes premiers souvenirs remontent à l'âge de 3 ans, je crois que c'est ma sœur Jane qui m'a conduit à l'école, sans me demander mon avis... Puis, elle m'a abandonné, et le Maître a poussé un gros verrou qu'il n'était pas question d'essayer d'atteindre !

La première journée à l'école se passa en larmes au pied d'un gros ormeau qui devait être déjà centenaire en ce temps-là, et personne ne réussit à me faire bouger d'une semelle, sauf lorsqu'il fût question de retourner à la maison, vers 4 heures de l'après-midi (en ce temps-là on ne disait pas 16 heures).

Néanmoins, tout n'est qu'habitude, et je dus m'habituer assez rapidement, car m'étant déjà rendu compte que j'étais à l'école pour apprendre, je n'étais pas satisfait, car je trouvais qu'on ne s'occupait pas assez de moi ! Pensez-donc, une grande fille, en l'occurrence Marie-Rose PASCAL (la fille du Docteur) me tenait la main et me faisait faire des chiffres.

Cela dura bien un certain temps, mais un jour où mon père m'avait demandé ce que j'avais appris ... je lui répondis que j'avais appris le patois, et que je ne voulais plus y revenir, car on ne me faisait faire que des 1. Cela ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd, car mon père en tint compte.

Il consulta les parents d'élèves, obtint des signatures au bas d'une pétition qui affirmait que le Maître et la Maîtresse, Mr. et Mme BESSE, ne s'occupaient pas sérieusement des enfants. Ils furent donc remplacés par Mr. et Mme REBIERE, et je revins à l'école avec joie, car j'y avais pris goût.

Nous habitons à "la Croix de Braquet" (encore une maison qui devait appartenir à Mr. Amouroux). Nous étions à 500 mètres à peu près... et pourtant cela me paraissait très loin ! Puis, j'eus un petit frère, Robert ! et quand il eut 3 ans, je dus le prendre par la main et l'amener à l'école. J'eus tôt fait de me rendre compte qu'il n'était pas aussi sot que moi ! ... En tout cas, il n'avait pas pleuré, s'était adapté de suite à tous ces jeux de garçons bruyants et brutaux : voleurs - gendarmes, etc ...

Quant à moi, je préférais ne pas bouger, je crois même qu'une fois ou deux j'ai tenté de rester dans la classe pendant la récréation, et que le Maître ne l'a pas permis. Je me souviens qu'aux beaux jours, il faisait bon arriver trop tôt le matin,

Monsieur REBIERE nous ouvrait le portail bien sûr avant l'heure, et nous jouions avec sa fille Anne-Marie qui avait peut-être un an ou deux de plus que moi ! J'aimais bien jouer avec elle, car c'étaient des jeux de patience ou d'adresse qui ne demandaient pas d'effort physique (ou peu).

Le jeudi nous commençons à inspecter les alentours, suivre le chemin creux qui mène à Riosal en traversant le Tourtillou sur trois grosses pierres l'été, et sur une sorte de petit pont en bois de chêne grossièrement équarri l'automne. Nous y allions souvent et ... je me demande comment il ne s'est rien produit de fâcheux

Il y avait aussi le chemin de la Borie Grande qui n'était qu'un sentier, et à la construction duquel nous avons pris un vif intérêt. Tant de virages successifs nous amusaient infiniment ! Nous savions déjà jouer au "train" puisque le parrain de mon frère Robert, Albéric SAMAR UT qui était métayer à "l'AMBULANCE": métairie de Mr. Pascal le boucher je disais donc que le parrain de Robert en gardant les moutons (cet Albéric avait environ 17 à 18 ans) nous montrait à jouer au train ; il faisait la locomotive et nous le suivions en wagons bien obéissants ! ...

Puis vint ensuite un autre centre attractif : "la Villa du Capitaine" (marocain). Je n'y ai jamais vu que les 4 murs, et je n'ai jamais su, ni cherché à savoir pour quelle raison elle n'a jamais été terminée ! Il y avait une terrasse et des créneaux "style marocain".

Je n'étais pas bien fier lorsque je me laissais entraîner par Robert et les autres, car d'abord, le terrain étant aride, j'avais peur des serpents éventuels, et puis, c'était interdit de passer, et je n'aimais pas être en défaut ... Je laissais ça pour les Pierre Lafon, Carbonnier, Claude et Simon March

Cela me fait penser qu'un jour Madame March passait avec ses deux enfants elle allait à Riosal. Après une plus ou moins brève conversation avec maman, il fut convenu que Claude et Simon resteraient s'amuser avec nous tout l'après-midi.

Il est bien évident que sur 4, il y en avait deux qui s'amusaient et deux qui étaient complètement épouvantés, terrorisés, au point d'aller se cacher sous le lit où d'ailleurs l'ennemi n'hésitait pas à les poursuivre pour les rouer de coups et les mordre ! Bien sûr, Robert et moi étions les plus faibles ! Heureusement ça ne s'est produit qu'une fois ! Je peux parler aussi du supplice de Mme Bafos.

C'était une Dame d'un certain âge, une amie à maman qui descendait la voir quelquefois. Elle aimait les enfants, elle n'en avait pas. Aussi s'empressait-elle de nous faire des compliments, mais surtout à Robert qui était le plus jeune et qui a toujours été le plus beau avec son teint rosé. Quand maman nous disait : faites la bise à la dame, on s'approchait et on se laissait faire ! mais Robert, était pris et subissait les "grosses poutounnasses ! ... le pauvre ! il en a vu d'autres depuis

Il faut bien aussi parler de la citerne de "l'Ambulance" car nous avons toujours été séduits et attirés par tout ce qui résonne : les échos, les sons amplifiés, etc ... Mais aussi, je me souviens avoir passé de nombreuses heures derrière la grange sur le fumier, la porte de la citerne ouverte ... chantant à pleine voix, qui sait quoi ? Toulouse, une bourrée, la Valse brune ou des Ombres, Sous les Ponts de Paris, etc

Un autre souvenir aussi : Robert et moi allions chercher de l'eau à la fontaine au fond du pré, à environ 150 mètres, et nous prenions un malin plaisir à vider tout un arrosoir d'eau et peut-être même plusieurs sur une fourmilière qui était placée à droite sous le beau cerisier, tout près du groseillier et environ 15 mètres avant la fontaine.

Un beau jour ! Heureusement qu'il faisait beau et chaud. Nous allions encore une fois chercher de l'eau (car elle n'était pas sous pression !) et c'était moi qui commandais puisque j'étais le plus fort, j'avais donc décidé sournoisement et impitoyablement que Robert porterait le cruchon, ou peut-être même les deux cruchons ! ça devait être au mois de mai, car l'herbe était haute et recouvrait le sentier qui conduisait à la fontaine.

Attendu que j'avais choisi de porter le bâton duquel nous nous servions pour transporter les cruchons pleins à la maison : je me sentais tellement libre et lesté que je courais avec, je ne sais pourquoi, ce fameux bâton pointé devant moi.

Mais voilà qu'en arrivant à quelques pas de la source, le bâton accroche une herbe, s'abaisse, touche le sol, et du même coup me projette en l'air et ... me voilà dans la fontaine ! environ 2 mètres de diamètre sur 1 mètre de profondeur. Je me démène comme un diable dans un bénitier ! Robert est là, pas bien loin et je lui crie de me donner la main mais il se garde bien de le faire (et aujourd'hui je ne l'en blâme pas, car il aurait pu y tomber avec moi) il pleure tant qu'il peut et je patauge tant et tant, que je réussis à m'accrocher à la planche et à me sortir de ma fâcheuse position par mes propres moyens ! à noter que j'avais des culottes bouffantes avec des élastiques au dessous des genoux !

Hi ! hi ! hi ! et que pour une fois nous n'avons pas arrosé les fourmis, mangé ni cerises, ni groseilles, et nous n'avons même pas ramené d'eau à la maison. Papa était là, et il n'a pas trop grondé. Maman n'était pas là, mais elle n'a pas dû me féliciter en arrivant. N'oublions pas que c'était du temps où l'on vous mettait véritablement au lit sans souper.

Nous étions très pauvres et ne savions pas ce qu'étaient les jouets et pourtant un jour, je me souviens avoir eu dans les mains une carabine, et Robert un cheval, que les riches nous avaient donné lorsque leurs enfants avaient grandi.

Et puis, le tramway de Sarlat passait le long de la route devant chez nous, et nous avions décidé de le faire dérailler, et s'il vous plaît, pas le matin à 8 heures, non, car le matin il montait et n'était pas assez lancé, mais le soir à 8 heures, là ça descendait et d'après nos calculs, il ne pouvait que dérailler ... nous y mettions des pierres de toutes dimensions et de plus en plus grosses, et sitôt qu'il était passé nous allions nous rendre compte des dégâts et préparions un nouvel attentat jusqu'au jour où j'y oubliai cette fameuse carabine, que je retrouvai le lendemain écrasée, et bien sûr inutilisable !

Je crois qu'à partir de ce jour nous renonçâmes à faire dérailler le train. La gare était éloignée de 3 Kms et la diligence passait devant chez nous ; aussi, souvent, l'été par un soleil de plomb les chevaux montaient .la côte péniblement au pas et le voiturier Raymond, somnolait mollement, et c'est justement le moment que nous choisissons pour crier : Au nom de la loi, je vous arrête ! et nous partions d'un grand éclat de rire, en voyant sa mine déconfite.

Quand il allait à la gare au trot, ce n'était pas la même attraction ! là c'était presque un numéro de cirque. Il s'agissait de courir derrière la voiture sans que Raymond s'en aperçoive et de sauter sur le marchepied bien sûr sans trébucher. Mais il arrivait que le cocher était peut-être averti par les voyageurs, et faisait claquer son fouet jusqu'aux oreilles de ceux qui avaient osé tenter ce numéro périlleux.

Inutile de vous dire que je n'étais pas du nombre. Mon genre d'acrobatie à moi n'était pas non plus sans risque. Je courais sur la banquette de la route en sautant à chaque "saignée" ou ouverture qui pouvait mesurer 1 m 50 ou 2 m., en chantant à tue tête la chanson que j'avais apprise à l'école ce jour là.

Je risquais de me casser une jambe ou de rouler en dessous, mais je ne dépendais que de moi, et je commençais déjà à découvrir la vie, et surtout petit à petit, tous les dons qui étaient mon héritage naturel et desquels je n'ai pas pu profiter.

A l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes le 16 janvier 1970, je vais donc avoir 66 ans révolus le 20 avril, mais je me souviens du temps où les espagnols qui travaillaient à la construction de la ligne du tram de Villefranche à Sarlat me donnaient une pièce de cinq centimes ou de dix centimes pour que je danse la "bourrée" ce que je faisais aussitôt sans me faire prier.

Où avais-je appris ? Il m'a toujours semblé que je n'avais appris nulle part mais pourtant, je me souviens très bien et je ne devais pas être bien grand puisque on nous avait couchés Robert et moi dans une voiture d'enfant pendant la nuit du bal de Carnaval ou du 1er Janvier. Cela devait être vers 1909, j'avais 4 ou 5 ans, et Robert, 3 ans de moins que moi.

Il va sans dire que les Varsoviennes, Planières, Entrecoupados, polkas piquées, met-tours, réségayros, mazurkas, scottishes, sans compter les bords de la Riviera, Valse brune, les Ponts de Paris et tant d'autres ... avaient été bien enregistrées par mon jeune cerveau et que je n'aurais pas pu comprendre ni supporter qu'on puisse prétendre danser sans placer des pas absolument et rigoureusement sur la cadence. Je savais déjà distinguer les mesures à 3 temps (qui étaient et sont toujours restées mes préférées) des mesures à 2 temps et 4 temps.

Puis ce fut le jour de ma première fête votive "lo botto" le jour du 15 août 1910 ; j'avais 6 ans et Robert 3 Le papa avait une chemise à plastron empesé, col cassé avec nœud papillon noir, et un canotier ce qui lui donnait grand air à mon humble avis. Robert à sa gauche et moi à sa droite, notre menotte se blottissait dans ce refuge un peu rugueux dans lequel je me sentais à l'abri de toute atteinte.

Le manège des chevaux de bois, des calèches, des barques, des glaces partout qui reflètent le scintillement de pierres brillantes et au dessus de cette vision féerique, une musique si enchanteresse qu'on aurait cru qu'elle sortait de la tête des chevaux.

J'étais, je crois prêt à accepter qu'on me dise que tous ces trilles qui font le brio d'Orphée aux enfers, et de la Vie Parisienne d'Offenbach ... tous ces trilles donc, étaient le hennissement des chevaux de bois. Et la nuit, cette illumination qui n'était encore que l'acétylène vint compléter l'enchantement paradisiaque.

Je ne me souviens pas d'avoir fait un tour de manège, et je ne crois pas que mon père l'ait envisagé. Néanmoins ce dont je suis certain, c'est que j'étais satisfait et rassasié de jolie musique et de visions merveilleuses.

Nous habitions encore à la Croix de Braquet, et je me souviens être allé, au moins une fois, chez Mr. et Mme Séringeac, sur les Promenades, derrière l'école (envoyés par nos parents) car nous n'avions pas de pain, ni d'argent, et nous restions devant la porte car nous n'osions pas frapper !

Quand la Dame venait, elle nous disait : "Vous êtes les petits SOULIÉ ? -Oui Madame - Et vous n'avez pas de pain ? - Non Madame, répondions-nous en baissant la tête - Eh ! bien attendez-moi, je vais revenir. Elle était très vieille et sans doute percluse de douleurs, car elle marchait très mal et s'appuyait sur une canne.

Au bout d'un moment elle revenait et nous donnait une carte grâce à laquelle, le boulanger ne nous refuserait pas une grosse tourte ronde, de bon pain, que nous rapportions à la maison aussitôt.

C'était moi le plus fort, je devais porter la tourte. Je réussis à bout de bras à mettre ce pain sur ma tête, j'avais vu des femmes porter ainsi leur cruchon d'eau, mais la miche était chaude, petit à petit elle s'enfonçait, et quand nous arrivâmes à la maison, je n'avais pas de difficulté à la tenir en équilibre, elle s'était enfoncée jusqu'à mes oreilles ...

Un jour, la maman nous avait envoyés chercher 1 litre de vin (je ne sais à quelle occasion exceptionnelle) et nous avait confié 4 ou 5 sous ! C'était le prix d'un litre de vin.)

Il faisait très chaud et il y avait une grosse épaisseur de poussière sur la route ; nous n'étions pas pressés, et j'avais imaginé de jeter un sou en l'air, et lorsqu'il disparaissait en retombant dans la poussière, nous nous amusions à le chercher, et nous étions tout à coup joyeux de le retrouver ! ...

Tout alla bien jusqu'au moment où après avoir jeté tous les sous, nous fûmes distraits par qui sait quoi, mais ce qui est sûr, c'est que nous cherchâmes longtemps nos sous, et ne les retrouvâmes point ! ... et nous fûmes bel et bien obligés de rentrer à la maison sans vin et sans sou. Inutile d'ajouter que ce jour là je dus recevoir une correction (que j'avais bien méritée !!!).

Je me souviens aussi avoir fait l'école buissonnière une fois avec Robert, bien sûr ! mais nous avons trouvé le temps tellement long, que nous nous sommes bien promis de ne plus jamais recommencer.

Après avoir couru, galopé, traîné dans les prés, les bois, le ruisseau, et tous les chemins plus ou moins creux, il nous semblait que le soleil était toujours très haut et nous ne savions pas du tout à quel moment nous devrions réintégrer nos pénates ...

Je crois finalement nous décidâmes de nous cacher dans le vieux chemin à quelques 50 mètres de la "Croix" en nous disant que nous verrions bien passer les camarades Mais nous n'eûmes vraiment pas de chance nous ne les vîmes pas ! Trop tôt ou trop tard ? je ne me souviens pas ... nous rentrâmes enfin bien fatigués et découragés, mais surtout, encore une fois bien décidés à ne pas recommencer, et chose essentielle et bien un peu surprenante, la maman ne s'en aperçut pas ! !

Mes frères Ludovic et Léon étaient déjà loués à Ste-Livrade, dans le pays bas, comme on disait. ... c'était le sort qui était réservé aux enfants qui n'étaient pas studieux et qui n'avaient aucune chance d'avoir leur certificat d'études primaires !

Ils venaient nous rendre visite quelquefois, et je me rappelle avoir entendu dire que Ludovic qui faisait des courses de vélo s'était cassé les deux poignets en tombant malencontreusement au grand virage de Bézét, à cause de pommes disséminées sur la chaussée.

Un jour, il me légua son accordéon ... un vieil instrument asthmatique, criblé de trous, raccommoé au papier collant, et diatonique. Il fallait avoir beaucoup de volonté de persévérance, et même d'astuce pour essayer d'en tirer des airs ... car on se trouvait très vite "à bout de souffle" et l'instrument complètement fermé, si on n'avait pas su en temps voulu, se servir du bouton qui permettait au soufflet de reprendre de l'air.

Malgré tous ces inconvénients, j'arrivais à jouer : Pincou fai leva la lebre, pincou fai leva lou loup ! ... les bourrées, la paimpolaise, lou "met-tour" étaient à la portée de mes doigts (si l'on peut dire) ...

Un beau jour d'hiver où "les rats avaient mangé la boue", (on disait comme ça lorsqu'il avait plu la veille et qu'il avait gelé pendant la nuit), la maman nous avait bien préparés, cache-nez, casquette, sac garni du maigre repas (que nous prenions sous le préau de l'école), elle nous avait aussi passé les braises dans les sabots, et nous partions à l'école en chantant, heureux comme des oiseaux ... mais hélas, nous avions à peine dépassé la "Croix" de quelques mètres, Robert trébuche, tombe et se fend le front sur une de ces ornières gelées ... Le visage inondé de sang et de larmes, Robert dû rétrograder, et maman le soigna de son mieux, mais ce fût une balafre qui le marqua pour la vie. Signe particulier ! ! !

Puis, ma petite sœur Odette vint au monde en 1913, j'avais 8 ans et Robert 5 ans. Lorsque maman devait s'absenter, elle me donnait la garde de ma petite, sœur, ce dont j'étais très fier.

Or un jour malgré tous mes efforts, elle pleurait toujours et ne trouvait pas le sommeil, j'imaginai de la bercer comme j'avais vu faire maman, assis sur une chaise, un pied sur le barreau de la chaise et l'autre sur le berceau ... et ça marchait bien, même trop bien, car à un moment donné j'appuyais tellement sur le rebord du berceau; que celui-ci se renversa ...

J'essayai de le remettre en bonne position, mais n'y parvenant pas je me précipitai à l'extérieur, pleurant et criant de toutes mes forces. Heureusement, et comme par miracle, maman arrivait juste à cet instant et délivra ma petite sœur de sa mauvaise posture.

Ce doit être à cet âge là que tous les jeudis j'allais apporter la gamelle à papa dans les bois, et je restais avec lui tout l'après-midi car j'apprenais à faire les fagots de bois, manier la serpe, et progressivement la scie, la hache, et (plus tard) le passe-partout, les coins et la masse, outils desquels nous nous servions pour fendre de gros troncs d'arbres qui mesuraient certains plus de 2 m 50 de diamètre.

Mon père savait beaucoup de choses. Le pauvre avait droit de ramasser le bois mort, de même que les fruits sur les routes et aussi dans les fossés. Il connaissait toutes les plantes médicinales et il avait même eu l'intention de préparer un thé ... Je sais qu'il y avait une sorte de hachoir à la cave et aussi beaucoup d'herbes sèches.

Étant fils d'instituteur, il avait je crois une instruction assez poussée, son écriture était très soignée. C'était de la calligraphie, chose à laquelle on n'attache plus d'importance à ce jour.

Nous étions les plus pauvres de la commune, ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter et d'avoir des entretiens avec les plus éminentes personnalités de Villefranche : le Docteur, le Percepteur, le Receveur, le Maire, etc ... il n'a jamais pu lui non plus comme tant d'autres, mettre à profit ses capacités.

Il était musicien, maman chantait très juste, et tous ses enfants aussi, et je l'ai souvent entendu parler de monter une troupe théâtrale, et de partir n'importe où, mais maman n'a jamais voulu.

Je l'entendais souvent dire : il faudra bien que je lui apprenne la musique à ce petit, c'était de moi qu'il parlait. Mais ce ne fût qu'à 18 ans que je pris les premières leçons quand j'eus le "privilège" de gagner quelque argent, à la sueur de mon front comme il était de rigueur en ce temps là.

Mais n'anticipons pas. Il faut bien que je parle d'un fait saillant de mon enfance que j'allais oublier. J'ai parlé du "maigre repas" que nous mangions sous le préau. Il consistait souvent en 1 ou 2 morceaux de sucre avec du pain et une petite bouteille de piquette fabriquée avec de la graine de genièvre. On appelait ça de la "génibrette".

Nous étions donc sous le préau, en compagnie de ceux de la campagne qui eux avaient pour leur repas du jambon, du canard, de l'oie, du pâté, etc ... et il va sans dire que cela nous faisait envie, mais je me serais bien gardé de le laisser croire en leur demandant quoi que ce soit, car déjà j'avais mon amour propre.

Quelquefois, l'un d'entr'eux demandait à changer son quartier d'oie contre notre sucre ou (par extra) notre bille de chocolat d'un sou.

Il va de soi que nous ne réfléchissions pas longtemps et que nous profitions de l'aubaine en mordant à belles dents cette "boustifaille" inattendue, inespérée, et quand même plus nutritive.

Et les Delrieu du Balata, les Escande de la Lisonne, les Lala de Pémol, etc ... étaient quand même contents de ne pas toujours manger de choses trop grasses, et cela leur faisait sans doute beaucoup de bien de jeûner un peu de temps en temps.

Un jeudi que j'avais porté la gamelle à papa qui coupait du bois après la Borie Grande sur les bords du chemin de Canet, il décida que nous devions arriver à l'improviste chez les métayers de Mr. Pascal qui mariaient leur fille ce jour là. C'étaient des landais, et j'ai oublié leur nom.

Donc, vers 2 heures de l'après-midi nous nous présentons, très bien reçus à la cuisine, et la noce était dans une grande pièce transformée en salle à manger.

Quand ce fût le moment du dessert la porte s'ouvrit précipitamment et papa apparût un peu grimé et coiffé d'un chapeau à large bord "BOUN SOUER A TOUTO LA SOUCIETA M'EN BAOU BOUS RACOUNT A CHO QUE CHE PACHA LOU TJOUR DE LA NOCHO A CASTAGNA"!!!

"Ce numéro n'étant pas prévu au programme, il fit sensation, et fut apprécié car c'était du patois auvergnat. Ensuite il leur récita "Le Gamin de Paris", leur chanta "Barbe Bleue" et la Revue du 14 Juillet. Puis il me demanda de leur chanter une Marche qu'il m'avait apprise :

Tura ta ta Par un temps de boue et de glace
Le peuple toujours enfantin etc ·

Ce fût un triomphe ! Puis ils eurent envie de danser. Mais où dénicher un musicien ? et papa de répondre : mon fils vous fera de la musique !

Le pauvre accordéon asthmatique fit tant et si bien que les polkas piquées, bourrées d'Auvergne ou d'ailleurs, Paimpolaises bretonnes, etc ... retentissaient encore bien tard dans la nuit, et que toute la noce s'en donna à cœur joie, grâce à ce gamin qui avait tout pour devenir un grand musicien, mais qui en fût empêché par les événements, l'adversité, sa position dans la vie, et en fin de compte le Destin.

Gabriel SOULIÉ.

